



LES HORREURS DE LA TRAITE DES ESCLAVES EN
AFRIQUE

Comme on le sait déjà, le cardinal Lavigerie a commencé à Paris les travaux préliminaires du congrès anti-esclavagiste, qui doit s'y réunir au mois d'octobre prochain. Nous ne croyons pas, à moins de les avoir vus dans toute leur horreur, qu'on puisse se faire une idée adéquate des maux qu'entraîne l'esclavage sur le continent africain. Mais pour être bien incomplète, l'idée qu'on s'en fait à la lecture des lettres des missionnaires et autres explorateurs de ce malheureux pays, suffit bien encore pour gagner notre admiration aux zélés du mouvement anti-esclavagiste.

Qu'on lise, par exemple, le passage suivant d'une lettre que nous apporte le dernier bulletin des missions d'Alger : c'est à faire frémir :

"Puisque je suis à Oujiji, je dois en dire un mot ; mais je me sens incapable de décrire cette ville telle que je l'ai vue, et la plume se refuse à raconter toutes les horreurs qui s'y commettent. Oujiji est le centre arabe le plus peuplé du Tanganika. C'est là qu'aboutissent toutes les caravanes d'esclaves pris dans l'intérieur et dirigées vers Zanzibar ; c'est là que se réunissent tous les métis (musulmans), pour concerter entre eux de quel côté et dans quel pays ils feront leur razzias ; c'est de là que partent toutes les bandes de pillards qui inondent le Manyéma et qui achèvent d'anéantir ce pays, autrefois si peuplé.

"La place était couverte d'esclaves en vente, attachés en longues files, hommes, femmes, enfants dans un désordre affreux, les uns avec des cordes, les autres avec des chaînes. A quelques-uns de Matéma, on avait percé les oreilles pour y passer une petite corde qui les retenait unis.

"Dans les rues, on rencontrait, à chaque pas, des squelettes vivants, se traînant péniblement à l'aide d'un bâton ; ils n'étaient plus enchaînés, parce qu'ils ne pouvaient plus se sauver. La souffrance et les privations de toutes sortes étaient peintes sur leurs visages décharnés, et tout indiquait qu'ils se mouraient bien plus de faim que de maladie. Aux larges cicatrices qu'ils portaient sur le dos, on voyait de suite qu'ils avaient souffert de mauvais traitements de la part de leurs maîtres qui, pour les faire marcher, ne leur épargnent pas les distributions du bois vert.

"Mais c'est surtout du côté du Tanganika, dans l'espace inculte, couvert de hautes herbes, qui sépare le marché des bords du lac, que nous devons voir toutes les conséquences de cet abominable trafic. Cet espace est le cimetière d'Oujiji, ou pour mieux dire, la voirie où sont jetés tous les cadavres des esclaves morts ou agonisants. Les hyènes, très abondantes dans le pays, sont chargées de leur sépulture. Un jeune chrétien, qui ne connaissait point encore la ville, voulut s'avancer jusqu'aux bords du lac ; mais, à la vue des nombreux cadavres semés le long du sentier, à moitié dévorés par les hyènes ou les oiseaux de proie, il recula d'épouvante ne pouvant supporter un spectacle si affreux.

"Ayant demandé à un Arabe pourquoi les cadavres étaient aussi nombreux aux environs d'Oujiji et pourquoi on les laissait aussi près de la ville, il me répondit sur un ton naturel et comme s'il se fut agi de la chose la plus simple du monde : Autrefois nous étions habitués à jeter dans ces endroits les cadavres de nos esclaves morts, et chaque nuit les hyènes venaient les emporter mais, cette année, le nombre des morts est si considérable, que ces animaux ne suffisent plus à les dévorer, ils sont dégoûtés de la chair humaine !!!"

Au récit de pareilles horreurs, il n'est personne assurément qui puissent rester indifférent à l'œuvre du cardinal Lavigerie. Aussi croyons-nous être l'interprète du Canada tout entier, en unissant nos

voix au concert de félicitations et de louange qui s'élève dès à présent dans le monde chrétien à l'adresse de Son Eminence.

**

Océanie Centrale. — Situées sur le seizième degré de latitude australe, Niua Taputapu et Niua Foaou, les deux îles sœurs, sont distantes entre elles d'environ cent milles anglais. Perdues comme deux atomes dans l'océan Pacifique, elles n'ont de relations qu'avec le groupe des îles Tongo, émergeant plus au sud à deux cent cinquante milles et ne sont visitées que par quelques navires marchands en quête de *copra* ou de noix de coco.

L'hérésie wesleyenne implantée dans ces deux îles par la conquête du roi George de Tonga, avait rendu vains les efforts de Mgr Bataillon et de Mgr Elloy, pour y faire germer la bonne semence de la foi catholique. Mgr Lamaze fut plus heureux et, dans l'année 1886, deux missionnaires envoyés par ses soins purent s'y installer et commencer le défrichement de ces nouvelles vignes acquises au divin Père de famille.

Voici quelques extraits d'une lettre adressée au R. P. Procureur des missions de la Société de Marie par le P. Jonny, missionnaire Mariste aux Niua :

"Ce n'est point sans peine que nous avons pu élever à Niua Taputapu une modeste église de construction tongienne, et à ses côtés un petit abri en planches pour les deux missionnaires. Nos jeunes gens ont coupé dans les bois quatre colonnes maîtresses et douze colonnes auxiliaires qui portent tout l'édifice. A défaut de style, nous y mettons le symbolisme et nous voulons que nos chapelles en paille reposent, comme l'Église, sur le fondement des douze apôtres et des quatre Évangiles. Le P. Joseph, prêtre originaire de Wallis, a déposé un gracieux autel. La cloche donnée par Mgr Lamaze est suspendue entre quatre colonnettes, à défaut de clocher, à l'extérieure de l'édifice, et réjouit nos chers néophytes en les convoquant à la prière.

"Depuis plus de cinquante ans la population de ces deux îles est sous le joug de l'hérésie. C'est bien ici que nous devons réaliser les conseils de l'apôtre : *in multa patientia*. Le zèle est nécessaire, mais il en jaillit de nos cœurs quand nous voyons tant d'âmes se perdre sous nos yeux, malgré l'abondance de la rédemption qui leur est offerte. Persécutions des chefs, calomnies des *teachers*, inertie des caractères, éloignement et difficultés des communications entre les deux îles et avec les centres de nos missions, ouragans et tempêtes qui nous ont déjà plusieurs fois cruellement visités, voilà bien des causes qui nous fournissent la matière à un exercice quotidien de la patience.

"Je suis heureux de vous dire toutefois que le Sacré Cœur de Jésus travaille visiblement les cœurs de mes enfants. Il ne leur manque plus qu'un peu de courage pour se déclarer catholiques en bon nombre. Je compte sur les prières des âmes dévouées au Sacré-Cœur dans notre chère France et sur l'intercession de Notre Bienheureux Pierre-Louis-Marie Chanel."

MŒURS ET COUTUMES

LA POSTE AUX LETTRES EN CAFRIERIE

Nul sauvage n'a le pied plus léger ni la marche plus rapide qu'un jeune Cafre ; nul mieux que lui n'endure la fatigue d'une longue traite faite à la course. Il parcourt des distances de vingt-cinq et même de trente lieues avec autant de facilité que nous faisons une promenade de dix ou douze kilomètres.

C'est dire que le service postal trouve, parmi ces noirs intelligents, des facteurs de premier ordre.

Ce piéton émérite ne se charge, pour voyager, d'aucun vêtement. Comme une épaisse couche de graisse couvre son corps, de ses cheveux crépus à ses larges pieds, il a la précaution de se munir d'une baguette, longue d'un mètre environ, et fendue longitudinalement à une de ses extrémités. C'est dans cette incision qu'il introduit le pli qu'il a mission de porter à son destinataire ; de cette

façon, le papier, tenu à distance de sa luisante personne, est à l'abri de toute oléinique souillure.

Ce "porte lettre" dans la main gauche, la droite armée d'une ou deux *assagaias* ou même simplement d'un *kerry*, sorte de court gourdin à grosse tête, le facteur cafre s'élançait, à travers les hautes herbes, de ce pas particulier qui n'est ni notre pas gymnastique ni le trot proprement dit, mais qui tient de l'un et de l'autre. Ce pas rapide, et en quelque sorte glissant, il le conservera tout le temps du voyage, le coupant de rares et courtes haltes.

Les suscriptions des missives sud-est-africaines ne peuvent être aussi simples et explicites que les nôtres. On ne communique pas d'un village de la côte à un village de l'intérieur aussi facilement qu'entre le Havre et Paris. Les routes comme les plaques indicatrices, font absolument défaut, et les indications à donner à l'agile facteur, s'élançant vers l'inconnu, sont généralement dans le genre de celle-ci :

"Marcher une journée dans l'ouest, puis une demi-journée vers une haute montagne que l'on doit apercevoir un peu sur sa gauche ; ensuite faire un coude à droite, traverser une forêt du sud au nord, une plaine en appuyant vers l'ouest jusqu'à ce que l'on trouve une rivière dont on n'aura qu'à remonter le cours pour atteindre le but du voyage."

C'est sur d'aussi vagues indications que part le courrier cafre, certain d'arriver dans le délai le plus bref et par la voie la plus directe. Le merveilleux instinct qui guide ses pas est supérieur à tout ce que peut se figurer notre imagination d'Européens.

Connaissant l'esprit de franche hospitalité de ses compatriotes, il ne se charge d'aucune espèce de provisions de bouche. Il n'en est pas de même pour ses provisions... nasales, et il n'a garde d'oublier son tabac à priser. Se trouve-t-il court de tabac, de ce luxe de sa vie sauvage, il suffit de lui en donner pour qu'aussitôt ses pieds semblent avoir des ailes, comme ceux de Mercure, le messager des dieux.

Sa lettre remise, il s'assied par terre, prise, fume et attend patiemment la réponse qu'il rapportera avec la même célérité.

C'est pour les Européens un double sujet de surprise de voir leur commission si rapidement faite, et faite pour une rétribution insignifiante : un schilling au plus. Il faut dire que c'est un honneur recherché chez les Cafres d'être messager d'un *chef blanc*, et que la menue pièce d'argent qui paiera le courrier de sa fatigue représente pour celui-ci une splendide garniture de verroteries dont il s'ornera orgueilleusement à la prochaine danse.

Créatures heureuses que celles dont les besoins sont si minimes et que satisfont quelques misérables hochets !

RECRÉATIONS DE LA FAMILLE

No 566.—LOGOGRIPE
(Sonnet)

D'abord je suis un adjectif
Qualifient chose amusante
Bouffonnerie étourdissante
Ce que je dis est positif.

Je suis ensuite en substantif
Une épithète flétrissante
Une expression méprisante
Voilà, lecteur, tout mon actif.

Le chef ôté de tout artiste
Soit sérieux ou fantaisiste
Grande préoccupation.

Ce qu'il relit et qu'il dévore
Avec extrême attention
Matin et soir, la nuit encore.

No 667.—PROBLEME

Le dîner de l'Arabe. — Deux Arabes allaient dîner : l'un avait 5 plats, l'autre 3 et tous ces plats étaient de même valeur ; un troisième Arabe survenant, leur propose de dîner avec eux. On convient de mettre les plats en commun ; le troisième mangeur paie son écot et donne 24 sous. On demande comment les deux autres doivent se partager cette somme.

SOLUTIONS

No. 563.—Le mot est : Non.
No. 564.—Parce que les rayons rouges ont seuls assez de puissance pour percer le brouillard et devenir visible à travers son épaisseur.
No. 565.—Le mot est : Vinaigre.